

## De la Politique de l'Eglise

Quoique l'immortalité de l'ame eut été solidement établie par Platon, et que divers philosophes en eussent traité avant luy, elle resta cependant encore longtemps après un sujet de dispute parmy les personnes de la plus grande pénétration. Mais quelque sentiment que les hommes ayent adopté touchant la durée de l'ame après la mort, les notions qu'ils ont eu [*sic*] d'une autre vie étoient ou fort confuses ou fort pitoyables, et fabuleuses, avant que la lumière de l'Evangile parut; et Christ est le premier qui enseigna clairement que les hommes ressusciteront, et seront dans un autre monde punis ou récompensés à jamais, suivant la conduite qu'ils auront tenue dans cette vie. Si nous considérons d'un costé l'immense disproportion qu'il y a entre la durée momentanée de cette vie et l'éternité; et d'un autre costé que les joyes du Ciel préparées pour les justes, et les tourments de l'Enfer que doivent endurer les méchants, seront si excessifs que de surpasser toute imagination, ce que nostre Sauveur nous a pareillement appris; si, dis je, nous considérons ces choses, nous trouverons qu'on ne pouvoit inventer une raison plus pressante pour encourager les personnes de bon sens à supporter pendant un si court espace quelques souffrances qui pourroient servir à obtenir une si grande félicité; et à renoncer à tous les plaisirs qui pourroient conduire à de si terribles misères.

La suite naturelle que l'on doit attendre de cette doctrine, c'est ce que l'Evangile exige de nous, la plus austère morale, avec une absolue résignation à la volonté de Dieu; cependant on l'a fait servir à toutes sortes de mauvais desseins et de perversités. Quand une fois les hommes furent bien persuadés qu'il y auroit des punitions et des récompenses dans le monde à venir, il n'y eut rien que le clergé ne remuat pour leur faire croire aussi, que les prestres, en tant que les favoris de Dieu, étoient les seuls interprètes et gardiens des oracles sacrés, et que leur [53 v°] cause tourneroit dans le Ciel selon qu'ils les accuseroient ou intercéderoient pour eux. Ils sçavoient fort bien, que s'ils venoient à bout de cecy, ils se rendroient maitres de la liberté aussi bien que de la bourse de chacun. Pouvoit il manquer que les gens sensuels qui donnent tant à leurs plaisirs, ne payassent pour en jouïr avec impunité, ou des riches pour se livrer à toutes leurs passions; dès qu'ils croiroient fermement que de l'argent, quoiqu'assuré seulement après leur mort, expieroit leurs péchés?

Il est surprenant combien honteusement l'Eglise de Rome a abusé de la superstition des laïques, et combien peu elle a pris soin à la fin, de couvrir son avarice. Sous le pontificat de Léon dix, les revenus ordinaires n'étant pas suffisants pour fournir au luxe de sa cour et pour enrichir sa sœur, il y eut de grandes sommes levées en affermant les indulgences et d'autres branches des fonds sacrés; ce qui fit que les fermiers qui avoient avancé leur argent, en débitèrent une si grande quantité, que dans plusieurs endroits de l'Allemagne, dit Guicciardin<sup>A</sup>, les pouvoirs de dégager des ames du Purgatoire, se joüoient dans les auberges et dans les tavernes. Mais comme on fait toujours des progrès en fait de fourberie, les Mahométans ont effrontément surpassé les prestres Romains, si ce que j'ay lû est vrai; que le prince de Bassora vend des places au Paradis, qui seront plus ou moins bonnes suivant le prix que leurs fidèles en veulent donner; et que quand ils apportent leur argent, il leur signe des patentes, dont ils se tiennent très contents.

Je ne diray rien des faux miracles et prodiges, des voix prétendues venir du Ciel, des saints et des diables contrefaits par des gueux, des lettres envoyées par la Vierge Marie elle-mesme, de la supposition des reliques et de leur impudente multiplication; choses, dont plusieurs exemples sont maintenant connues [*sic*], qui seroient restées secrettes, si les prestres ne se fussent jamais querellés. J'obmettray pareillement les artifices usités dans les exorcismes, les meurtres commis, et les autres vilains tours que se sont joués les moines des différents ordres, pour ruiner le négoce les uns des autres. Les manœuvres et les stratagèmes inventés par les gens d'Eglise ont été aussi vils et méprisables qu'innombrables; et je ne me soucie point de mestre les pieds dans cette écurie, plus salle que celle d'Augias, et qu'un second Hercule ne seroit pas capable de nettoyer; parce que les faussetés forgées par les prestres, [54 r°] lorsqu'elles ont été une fois reçues comme vérités, sont presque immortelles. Ce sont des monstres d'infection et de ténèbres, qui peuvent estre incommodés de la lumière et tomber en pamoison à l'odeur de la science, mais qui meurent rarement, tandis qu'il leur reste une parenté, pour en avoir soin.

S<sup>t</sup> Amable, qui vivoit dans le 5<sup>e</sup> siècle, est le patron de Riom, ville d'Auvergne; on rapporte de luy, qu'allant à Rome à pied, le soleil luy servit de valet, et porta son habit et ses gands en l'air, en guise de parasol, pour le garantir du grand chaud et de la pluye dans le mauvais temps. Les plus sages d'entre les Catholiques Romains ont il y a longtemps rejeté cela comme une fable; cependant la tradition en passe pour si certaine dans ce païs, que rarement y fait on peindre S<sup>t</sup> Amable, sans que son habit et ses gands paroissent soutenus en l'air par un rayon de soleil. Quelqu'affront que cette histoire puisse faire à l'entendement humain, elle a été néanmoins avalée autrefois comme un fait; et quiconque voudra réfléchir sur l'esprit du siècle où elle a été crüe, je le prie de ne pas oublier la modestie de ceux qui la débitèrent.

C'est l'opinion commune, que les guerres et les dévastations occasionnées par les fréquentes irruptions des Goths et des Vandales introduisirent le barbarisme en Italie, et furent l'unique cause de cette profonde ignorance qui inonda si universellement l'Empire pendant plusieurs siècles; mais c'est faire tort au clergé, qui entendant parfaitement ses intérêts, en favorisa l'accroissement avec la dernière application. Rien n'étoit plus nuisible à ses entreprises que les historiens aussi bien que les philosophes payens, par le bon sens qui régnoit dans leurs ouvrages. La science est la ruine des intrigues sacerdotales; ce qui fit que quelques prélats, aussitost qu'il fut en leur pouvoir, se déchainèrent contre toute érudition humaine et contre tout ce qui appartenoit aux arts et aux sciences, avec une fureur non commune. Ils brulèrent quelques uns des meilleurs livres, détruisirent des peintures d'un prix inestimable, brisèrent, mutilèrent, et défigurèrent les plus beaux morceaux de sculpture, et abîmèrent ou enterrèrent les plus nobles restes de l'antiquité. Et on dit qu'une fois tous les écrits dont les auteurs [54 v°] n'étoient pas des chrétiens coururent grand risque d'est condamnés aux flammes par un<sup>B</sup> des plus grands saints de l'Eglise, je veux dire Grégoire 1<sup>er</sup> surnommé le Grand, dont la haine invétérée contre le paganisme et l'érudition, étoit si excessive que non seulement il se mit fort en colère contre un archevesque de Vienne<sup>C</sup>, qui souffroit que la grammaire fut enseignée dans son diocèse, mais s'étudia à écrire luy mesme en mauvais latin; et dans une de ses lettres, il se vantoit de dédaigner de se conformer aux règles de la grammaire, et de ne ressembler en rien à un payen.

En suite de cette politique raffinée, le clergé refusa toujours de rien rabattre de ce qui avoit été gagné sur la crédulité des laïques; et quiconque tentoit de détromper le peuple, étoit regardé comme un faux frère, et

rendu odieux à tout le monde. Si quelqu'un imagine par ce qu'il vient de lire que je veuille faire des allusions aux derniers temps, il ne connoit pas mon but; car désigner des personnes particulières est ce que j'évite le plus. Je méprise tout ce qui sent l'homme de party, et en touchant aux playes, je n'ay envie que de les guérir. Ce dont j'accuse icy le clergé en général, il en a été coupable dès avant le milieu du cinquième siècle, et plus de dix mille fois depuis.

Avant le siècle dont je parle, l'Eglise alors orthodoxe avoit déjà commencé à recueillir les fruits de l'ignorance qu'elle avoit cultivée avec tant de soin; et dès lors entr'autres manigances, fit un très grand profit par son trafic des reliques, et par la charité des dévots qui venoient visiter les tombeaux des morts. *Vigilance*, prestre Espagnol, crût que c'étoit un abus, et enseigna au peuple, ce qu'aucun des apostres n'auroit manqué de justifier, que nul honneur religieux n'étoit deu aux cendres des saints et des martyrs.

Nous pouvons deviner combien cela plût à l'Eglise, par les expressions extravagantes dans lesquelles *Jérosme* exhala sa colère contre luy. Dans un endroit<sup>D</sup>, il l'appelle Samaritain, Juif, coquin, infâme, dont la langue doit estre coupée, et monstre furieux qu'il faut enchaîner. *Je sçay*, dit il dans un autre<sup>E</sup>, *ce qui fait que vous écrivez comme vous faites, c'est l'Esprit immonde qui réside en vous, qui vous tourmente, et craint l'approche de ces saints sépulcres.* [55r<sup>o</sup>] Un autre trait de la politique cléricale, c'est l'attachement intime et opiniâtre que l'Eglise conserve pour ses amis, soit qu'ils soient honnestes gens ou non. Elle est une mère bonne et indulgente, qui récompense bien ceux qui la servent réellement, et ferme les yeux sur toutes les fautes de ses enfants, hormis la désobéissance et le manque de respect pour elle. Quiconque prend son party n'a que faire de craindre son courroux; et le plus grand scélérat, pouvû qu'il travaille à l'avancement de ses intérêts temporels, peut estre sûr qu'elle le préconisera. Quel encens n'a pas été prodigué anciennement, et ne l'est pas encore au premier Empereur chrétien, Constantin, comme s'il eut été le meilleur des hommes? Cependant il est manifeste qu'il étoit un méchant prince. Je ne m'en rapporte pas aux auteurs payens<sup>F</sup>, qui disent que Constantin ne trouvant point dans la religion payenne de moyens pour expier les meurtres exécrables dont il étoit coupable, et en trouvant quelques-uns dans la religion chrétienne, il abandonna celle de ses ancêtres et si fit chrétien. Cela, dira t'on, est une fausse accusation; toutefois je ne puis m'empescher de croire là dessus cette réflexion, c'est que, tandis que cet empereur étoit encore vivant, et que ses actions étoient connües de tout le monde, il n'y auroit point eu lieu à cette calomnie, si Constantin eut été homme de bien.

Eusèbe écrivit sa vie où il l'accable de louanges; mais il y passe sous silence<sup>G</sup> qu'il avoit fait mourir sa femme Fauste, et son propre fils Crispus, par pure jalousie et vengeance. Il le rapporte à la vérité dans ses chroniques; mais d'autres Pères ont fait ce qu'ils ont pû pour étouffer ces faits, que tout le monde sçavoit estre vrais. En réfutant les auteurs payens dont je parle, Evagrius<sup>H</sup> eut le courage de les nier tout net; Sozomène se conduisit plus prudemment, mais ne voulant pas non plus en convenir, il parle de quelque'autre chose, et prouve seulement<sup>I</sup> que Crispus et Fausta ne furent mis à mort que plusieurs années après que Constantin eut abjuré la religion payenne.

Le cardinal Baronius blâme justement les écrivains de l'histoire ecclésiastique, qui ont supprimé ou tâché de réfuter ces matières de fait, et fait [55 v<sup>o</sup>] grand bruit sur cela. Mais afin que le lecteur ne soit point étonné de voir un cardinal, surtout d'une si haute volée, en user ainsi, il faut que je l'informe, qu'il avoit ses

raisons, et qu'il n'attaqua l'infidélité des Pères, que parce que cela luy servit à soutenir quelques traditions qui sont favorables au siège<sup>J</sup> de Rome. De mesme que les Pères qui posèrent les premiers fondements des avantages temporels de l'Eglise louèrent extrêmement leurs bienfaiteurs, de mesme leurs successeurs ont marqué leur reconnaissance envers les Pères, plusieurs de leurs vies, qui ont été écrites par des théologiens modernes, étant plustost des panégyriques que des histoires. Hannibal n'avoit qu'un œil, cependant un peintre flatteur le peignit avec deux yeux; cela déplut à Hannibal, mais il fut très content d'un autre qui le tira de profil, façon ingénieuse de cacher les costé borgne sans trahir la vérité. Le clergé en général ne donne point dans ces délicatesses, et ne se contraint point dans ses louanges; quand ils ont un favori de l'Eglise à peindre, ils le peignent avec deux yeux, quoique tout le monde sçache qu'il étoit aveugle.

Grégoire le Grand, tout cruel persécuteur qu'il fut de l'esprit humain, eut plus de modération à forcer les hommes de recevoir l'Evangile, qu'il n'y en a eu généralement dans ces derniers temps. Il fit<sup>K</sup> une grande réforme dans la vie des gens d'Eglise, dont la débauche étoit excessive, punit leur incontinence avec rigueur, et fut très sévère<sup>L</sup> contre la calomnie. Il entreprit la conversion de ce Royaume, et en vint heureusement à bout par les moines qu'il nous envoya sous la conduite d'Augustin leur abbé. En tout il passe pour avoir été un homme d'une morale rigide, et un des meilleurs Papes. Mais nous allons apprendre par un exemple révoltant dans la vie de ce grand pontife, combien peu d'égard pour la vertu ou pour la piété ont les ecclésiastiques mesme du meilleur renom, quand il est question de l'intérêt de l'Eglise.

L'armée de l'Empereur Maurice s'étant révoltée contre luy à l'instigation de Phocas, marcha vers Constantinople qu'elle prit sans aucune difficulté. L'Empereur<sup>M</sup> fut livré à Phocas, qui par une cruauté inouïe, fit massacrer [56 r<sup>o</sup>] en sa présence et aux yeux de leur père cinq petits princes enfants de Maurice. La nourrisse du plus jeune l'avoit adroitement sauvé du massacre en substituant le sien à la place; mais Maurice qui s'en aperçut, voulut que son fils fut rendu aux bourreaux. Phocas nullement touché d'une action si brave et si généreuse, qui fit fondre en larmes tous les assistants, ordonna que ce petit innocent fut tué, et Maurice luy mesme égorgé sur le corps de ses cinq enfants.

Le fils aîné de l'Empereur avoit été envoyé quelque temps auparavant en Perse; mais ayant été arrêté à Nicée, il fut mis à mort, ainsi que presque tous les parents et amis de Maurice, et mesme l'Impératrice Constantine avec ses trois filles, contre la parole que Phocas avoit donnée au patriarche Cyriacus. Il n'y a jamais eu plus de sang innocent répandu dans aucun règne que dans celui de Phocas, ny un tyran plus infame<sup>N</sup> que luy; un misérable tout contrefait, d'un aspect hideux, sans vertu, sans naissance, sans honneur, sans mérite; il étoit crapuleux, impudique, inhumain, et avoit toutes les mauvaises qualités que l'on peut opposer à celles que les historiens ont infiniment<sup>O</sup> louées dans Maurice.

Aussitost que l'on sçut à Rome ce qui étoit arrivé à Constantinople, et que ce monstre y avoit été couronné, nostre saint pape écrivit des lettres de félicitations<sup>P</sup> à Phocas et à Léontia sa femme, dans les quelles il exprimoit sa joye de qu'il étoit monté sur le throsne, comme étant le plus grand bonheur qui put arriver à l'Empire; parlant de l'usurpateur dans les termes les plus avantageux, comme d'un prince admirable, qui le rendroit derechef florissant, et il remercioit Dieu que le monde délivré d'un joug si dur et si incommode, commençat à jouïr des douceurs de la liberté sous son règne; sans dire un seul mot pour témoigner la moindre douleur de ce que Maurice et ses enfants avoient été mis à mort. La cause de cette

basse flatterie étoit, ce qui excuse toutes les fautes, l'intérêt de l'Eglise. Maurice s'étoit déclaré pour le patriarche de Constantinople dans une dispute touchant la supériorité; le Pape comblé d'aise d'estre délivré d'un Empereur qui avoit favorisé la patriarche de Constantinople, accabla de loüanges ce nouveau [56 v°] prince, pour l'attirer de son costé.

L'excessive complaisance que ce mesme saint eut pour Brunehauld Reine de France, peut servir d'une autre preuve du peu d'égard que l'Eglise a pour la vérité, et de son attachement à ses amis, avec une affection si immuable que ny les crimes ny l'impiété ne peuvent l'ébranler. Cette Reine, comme le disent la plupart des historiens, étoit la plus<sup>Q</sup> méchante femme du monde; cependant S' Grégoire luy donna toutes les loüanges que l'on pourroit donner à la princesse la plus parfaite, et ne fit pas de difficulté de dire d'une manière très positive<sup>R</sup>, que la France étoit la plus heureuse de toutes les nations, puisqu'elle avoit mérité une telle Reine, douée de toutes sortes de vertus et de bonnes qualités. Ce qui fut cause de son estime pour la plus détestable des femmes, c'est que Brunehauld, au milieu de ses crimes odieux, se montra extrêmement libérale<sup>S</sup> envers les ecclésiastiques; et dans ses fondations d'Eglises et de couvents, elle n'oublioit jamais de présenter une très humble et très dévote requeste au S' Père pour obtenir de luy quelque relique.

Ce que Philippe de Comines<sup>T</sup> dit qu'on luy répondit en Italie, ne paroitra pas étranger à nostre dessein. Dans le monastère des Chartreux à Pavie, git le corps de Jean Galéazze, tyran exécration; Comines qui étoit venu pour le voir, entendant le chartreux qui le lui montrait, l'appeler saint, s'approcha de son oreille, et luy demanda pourquoy il l'appeloit saint, pendant qu'il pouvoit voir autour de luy les armes de plusieurs villes qu'il avoit usurpées, et aux quelles il n'avait nul droit? L'autre luy répondit doucement, Dans ce país nous appelons saints, tous ceux qui sont nos bienfaiteurs.

De mesme que les derniers des hommes n'ont jamais manqué d'être pronés par l'Eglise, pourvû qu'ils épousassent son intérêt temporel, de mesme les plus vertueux n'ont jamais esquivé son indignation et son ressentiment quand ils barroient cet intérêt, ou trouvoient quelque chose à redire au clergé, quelque juste que cela fut, et fait avec discrétion. Il y a autant de preuves à cela qu'il y a eu de princes sages qui n'étoient point bigottement [57 r°] dévoués au clergé; autrement la réformation seule nous en convaincroit, quand nous réfléchissons sur les furieuses calomnies que l'Eglise de Rome, attaquant toutes les sectes pesle mesle, a vomies contre les Protestants en général.

L'Eglise a fait usage de cette politique de fort bonne heure. Quand les Empereurs furent une fois devenus chrétiens, messieurs du clergé parvinrent à un degré d'autorité et d'autres satisfactions mondaines, sans lesquelles ils n'imaginèrent plus pouvoir vivre, et c'est pourquoy ils perdirent toute patience quand Julien fut élevé à l'Empire. Ils firent et dirent contre luy tout ce que la haine et la rage peuvent inspirer, et luy donnèrent le surnom d'Apostat pour le rendre odieux, dont il se ressent encore aujourd'huy. Julien avoit eu des instructions différentes, aux universités payennes et chrétiennes; et il avoit eu dans un temps pour précepteurs des payens, et dans un autre des chrétiens. Mais je n'ay vû prouvé nulle part qu'il embrassa le christianisme dans un temps où il pût avec sureté le refuser. Il faut convenir qu'aussitost qu'il fut maitre de son choix, il prit le pire, et se jetta malheureusement dans le paganisme, parce que c'étoit la religion de ses ancestres. Mais, qu'il soit appelé payen ou apostat, ou de tel autre terme qu'il plaira au clergé, à juger de luy impartialement par l'histoire, nous devons avoüer qu'il étoit un prince brave et vertueux, doué d'esprit et de

douceur, et de plus de fermeté et de modération qu'aucun de ses prédécesseurs chrétiens. Il paroît par ses lettres qu'il étoit un père pour ses peuples; je vais en insérer une icy, qui nous fera parfaitement connoître le caractère tolérant de ce prince, et en mesme temps indiquera la cause réelle de l'animosité du clergé contre luy:

#### Julien aux Bostriens

*J'aurois crû<sup>u</sup> en vérité que les chefs des Galiléens auroient compté m'estre plus redevables qu'à celui qui m'a précédé dans l'administration de l'Empire: car dans son temps, plusieurs d'eux ont subi l'exil, la persécution, et l'emprisonnement. Un nombre infini de ceux que dans leur religion ils nomment hérétiques, ont été passés au fil de l'épée, en sorte qu'en Samosate, en Cyzique, en Paphlagonie, en Bythinie, en Galatie, et dans plusieurs autres païs, des villes entières ont [57 v°] été absolument razées. Tout le contraire de cela a été observé de mon temps. Les exilés ont été rappelés, et les proscrits rétablis dans la possession légitime de leurs biens. Mais ces gens sont montés à un tel degré de fureur et d'extravagance, que ne leur étant plus permis de se tyranniser les uns les autres, ny de persécuter ou leurs propres sectaires, ou ceux de l'Eglise légitime, ils crèvent de rage, remuent ciel et terre, et ne manquent aucune occasion d'exciter du tumulte et de la sédition; si peu d'égard ils ont à la vraye piété, si peu d'obéissance à nos loix et constitutions, quoiqu'humaines et tolérantes. Car nous déclarons encore que nous sommes fermement résolus de ne jamais souffrir qu'on amène aucune d'eux involontairement devant nos autels. . . . Quant au simple peuple à la vérité, il paroît estre porté à ces émeutes et séditions par ceux qui parmy eux sont appelés clercs, lesquels sont maintenant enragés de se voir restraints dans l'usage de leur ancien pouvoir et gouvernement immodéré. . . . Ils ne peuvent plus joüer le rolle de magistrat ou de juge civil, ny s'arroger l'autorité de dicter les testaments des particuliers, de supplanter les parents, de s'emparer du patrimoine des autres hommes, et sous de spécieux prétextes de transférer tout en leur possession. Pour cette raison, j'ay jugé à propos d'avertir ce peuple, par cet Edit publique, de ne plus susciter de troubles, et de ne plus s'assembler tumultueusement autour de leurs clercs séditieux, en dépit du magistrat, lequel a été insulté et en danger d'estre lapidé par cette canaille animée. Ils peuvent néanmoins s'assembler dans leur congrégations comme il leur plaira, et se joindre à leurs chefs pour rendre le culte, recevoir la doctrine, et prier, conformément à ce qui leur est enseigné par eux; mais si c'est avec quelque tendance à la sédition, qu'ils se gardent d'y prester l'oreille ou d'y donner leur consentement; et qu'ils se souviennent que ce sera à leur risque, péril et fortune, si de cette manière ils se laissent secrettement conduire à la mutinerie et à la rébellion. . . . Qu'on vive donc en paix et tranquillité, sans se tourmenter et s'injurier les uns les autres. Vous peuple égaré qui suivez un nouveau chemin, prenez y bien garde de vostre costé, et vous qui estes de l'Eglise ancienne et établie, n'insultez point vos concitoyens, qui sont entrainés dans l'ignorance et l'erreur plustost par enthousiasme que par malice ou mauvais dessein. [58 r°] C'est par le discours et par la raison, et non par les coups, les insultes, ou la violence que les hommes doivent estre informés de la vérité et convaincus d'erreur. Je le répète donc, j'enjoins et ordonne aux sectateurs zélés de la vraye religion, de n'insulter, molester, ou maltraiter en aucune façon le peuple galiléen.*

Tels étoient les sentiments de cet Empereur que le clergé a peint comme un monstre, et à qui il a fait un crime mesme de sa clémence; se plaignant que par sa douceur et par sa tolérance illimitée, il avoit fait plus de tort à l'Eglise que les autres par la persécution. Ce prince étoit grand politique, cependant le clergé devint trop fort pour luy, et ne cessa jamais de complotter contre ses jours, jusqu'à ce qu'enfin, à la grande joye des orthodoxes, il fut assassiné par un de ses soldats chrétiens.

Mais si nous donnons à cette trahison le nom de zèle religieux contre un payen, quelle excuse l'Eglise peut elle apporter de sa violente haine contre ses propres pontifes, toutes les fois qu'ils ont été des hommes de bien, et ont taché de réprimer le dérèglement du clergé? Hadrien six étoit un prélat d'une vaste érudition et de beaucoup d'esprit, d'une frugalité exemplaire, et ayant des mœurs inattaquables. Il fut choisi<sup>V</sup> pour sa vertu et sa capacité, tandis qu'il étoit absent, et entièrement occupé au gouvernement des affaires d'Espagne. Aussitost qu'il commença à agir, il fut chassonné, traité avec mépris, et peu de temps après, à ce qu'on croit, expédié. Depuis sa mort messieurs les gens d'Eglise ont été jusqu'à l'accuser<sup>W</sup> de stupidité et de manque de gout, à cause de la simplicité de son régime et de son aversion pour le luxe. Mais voulez vous sçavoir la raison de cette haine et animosité? C'est qu'il prit connoissance<sup>X</sup> de la vie désordonnée du clergé, et qu'il voulut la réformer. Voicy une partie des instructions que ce Pape donna au Nonce qu'il envoya à la Diète de l'Empire qui se tint au commencement de la Réformation.

*Vous leur direz, dit il, que nous reconnoissons volontiers, que Dieu permit la persécution que les Luthériens exercent contre son Eglise, à cause des péchés des hommes, surtout des prestres et prélats de l'Eglise. L'Ecriture déclare que les péchés du peuple dérivent des péchés des prestres; pour cette raison, comme S<sup>t</sup> Chrysostome nous le dit, nostre Sauveur voulant pourvoir aux infirmités de la ville [58 v<sup>o</sup>] de Jérusalem, vint dans le temple pour chatier d'abord les péchés des prestres, comme un bon médecin qui pour guérir le mal, l'attaque dans sa racine. Nous sçavons que dans nostre Saint Siège plusieurs abominations ont été commises depuis quelques années, qu'il y a eu des abus dans les choses spirituelles, des choses outrées dans les ordonnances, et que tout a été perverti. Il n'est donc pas étonnant que la maladie du chef ait gagné les membres, des Papes aux autres prélats inférieurs. Vous tous prélats, ecclésiastiques, vous vous estes écartés de votre chemin, et il y a longtemps qu'aucun n'a fait son devoir, pas seulement un seul.*

Un écrivain Protestant prétend que les cardinaux furent si outrés de l'atteinte que ce Pape donna à l'honneur de l'Eglise, et de ce qu'il fit bruler un homme pour crime de bestialité, qu'ils<sup>Y</sup> abrégèrent sa vie.

Nous pouvons apprendre de ceux qui se piquent d'entendre le mieux les intérêts de l'Eglise, combien peu on croit nécessaire que son chef ait en luy ce qui fait l'essentiel du christianisme. Innocent onze redoutoit le pouvoir exorbitant et l'ambition de Louïs 14, et s'opposoit à la prospérité de la France autant qu'aucun prince protestant, ce qui irrita fort cette nation contre luy. Ecoutez la saillie d'un François entendant quelqu'un louer la piété et la morale sévère de ce Pape en 1689. *La grandeur et la majesté de l'Eglise catholique, dit il, demandent un chef, non doiüé des vertus d'un prestre, mais des talents d'un rusé politique. Elles demandent un chef qui ait le courage de se damner pour l'amélioration et l'accroissement de ses domaines. C'est là le moyen de remplir l'office d'un bon pasteur, lequel donne sa vie pour son troupeau.*

*Un pape dévot et scrupuleux comme le bon Hadrien six, n'est propre qu'à laisser périr le temporel de l'Eglise, qui est si avantageux pour le soutien du spirituel.*

Ce François étoit partial; autrement il auroit trouvé qu'Innocent n'avoit pas une piété qui luy fit négliger ses intérêts; il auroit apperçu que la cour de Rome n'est pas moins intéressée que les autres à entretenir la balance du pouvoir dans la chrétienté. Mais si le Pape eut assisté les Turcs contre les Allemands, il l'eut loué d'agir contre la religion Catholique Romaine. C'est ce que [59 r°] Sixte Quint fit contre l'Espagne en faveur de l'Angleterre et de la Hollande, et ce que Leti rapporte de luy n'est pas improbable<sup>Z</sup>, qu'il entretint une secrète correspondance avec la Reine Elizabeth au préjudice du Roy d'Espagne, nonobstant les bulles d'excommunication qu'il lançoit contre elle. Sa politique étoit juste; c'est un moindre désavantage pour le Pape de n'estre point reconnu soit en Angleterre soit en Hollande, que si l'étant, cela mettoit tout prince catholique en état d'obtenir toutes ses demandes à Rome, ou pour douceur ou par force.

Cecy ne doit point estre regardé comme une digression puisque je tache de démontrer la différence qu'il y a entre la religion et l'Eglise. Cela montre que quiconque donnera ses soins seulement à la dernière aura la permission du clergé de négliger l'autre autant qu'il luy plaira. Les Athéniens ayant été pendant quelque temps uniquement occupés de la religion, reçurent ordre de ne pas tant songer au Ciel que de perdre la terre. J'ay souvent pensé qu'il seroit inutile de prendre une pareille précaution avec Messieurs du clergé, qui tous s'assurent d'abord de leur pouvoir sur terre, quoiqu'il puisse arriver de leur intérêt dans le ciel. Tout le monde ne sçait pas que les bons Papes sont censés devoir estre méchants naturellement, et que l'Eglise elle mesme a une médiocre opinion de leur salut. Cependant cela est vray, si vous en croyez Bellarmin. *Les Papes*, dit il, *sont si éloignés de mériter d'estre canonisés, qu'à peine peuvent ils se garantir de l'enfer*. Si l'autorité d'un cardinal n'est pas suffisante, je peux l'appuyer de l'infailibilité des paroles de Marcellus second, qui un jour s'écria à table<sup>AA</sup>, *Je ne vois pas comment ceux qui sont assis dans la chaire de S' Pierre peuvent estre sauvés*.

Dans la politique de l'Eglise, les pieuses fraudes ne doivent point estre oubliées. Je ne parle pas des petites inventions des moines et de la prestraille pour exciter la dévotion à leur profit; mais des calomnies importantes débitées par les Pères avec le plus grand air de sincérité. Les payens, je l'ay dit cy dessus, avoient une misérable théologie, et on ne pouvoit souhaiter [59 v°] d'avoir à attaquer un système plus inconséquent que leur religion. Cependant les Pères ne furent pas contents qu'ils ne la fissent paroître par de fausses accusations, encore pire qu'elle n'étoit.

Il est incontestable que les Jeux Floraux étoient célébrés d'une manière scandaleuse, avec des obscénités infames<sup>BB</sup>. Mais ce que dit Lactance n'est pas vray, qu'ils furent institués par une courtisane nommée Flora, qui devenue riche par son métier, fit le peuple romain son héritier, et ordonna que le revenu d'un certain fond, qu'elles spécifioit, seroit employé à célébrer le jour de sa naissance; ce qu'il ajoute n'est pas vray non plus, que le Sénat fit ce qu'il put pour cacher au public l'origine d'une si infame coutume; qu'en conséquence, prenant avantage du nom de cette courtisane, il prétendit que Flora étoit la Déesse des fleurs, et que pour avoir une bonne récolte, il étoit nécessaire d'honorer cette Déesse tous les ans, et de la rendre propice.



En premier lieu, le culte de Flora fut institué à Rome<sup>CC</sup> par Tatius et Romulus son collègue, et les Sabins avoient rendu les honneurs divins à cette Déesse, avant que Rome fut bâtie. En second lieu, ces jeux furent pendant un temps considérable célébrés seulement, quand l'intempérie des saisons le demandoit, ou les Livres des Sybilles l'ordonnoient, et non chaque année<sup>DD</sup>, avant l'an de Rome 580; et alors l'irrégularité du printemps étant devenue fort préjudiciable, on fit un décret, pour qu'ils le fussent tous les ans. Par tout cela il est évident que la superstition des payens pour la déesse Flora, n'étoit pas une feinte mais une réalité. En dernier lieu, le fond<sup>EE</sup> pour la dépense des Jeux floraux, étoit l'argent provenant de la taxe que payoient ceux qui s'étoient appropriés des terres appartenantes à la République, et non, rien qui eut été laissé par une femme publique.

Vossius et d'autres ont fait remarquer cette médisance, et le premier nous avertit de ne pas tenir pour vray, tout ce que les Pères ont écrit contre les Gentils. Un homme peut rapporter une fausseté par méprise, sans avoir intention de tromper, et peut estre est ce là le cas de Lactance; mais les Pères l'ont fait [60 r°] souvent volontairement, et s'en sont vantés après l'avoir fait, comme si la force ou la tromperie, ou autre chose pareille eut été honneste contre un payen. S<sup>t</sup> Jérôme, emporté par la violence de ce préjugé, n'a pas fait difficulté de nous dire<sup>FF</sup>, *que les Pères étoient obligés de dire non ce qu'ils pensoient, mais tout ce qui pouvoit servir à réfuter ce que les payens croyoient*. Il tache de les justifier par l'exemple de S<sup>t</sup> Paul, mais Blondel l'a relevé sur cela comme il méritoit<sup>GG</sup>. On ne peut prouver que jamais un des apostres ait tenu une telle conduite; et la vérité n'a pas besoin, dédaigne mesme, le secours de la fausseté.

C'est une notion vulgaire, qu'après la venue de Christ, ou du moins qu'aussitôt que l'Evangile fut presché, tous les oracles des payens cessèrent. Je ne sçay quel Père ou prestre en est l'auteur. Mais il est manifeste que pendant le règne de Constance, fils de Constantin le Grand, l'oracle du Dieu Besa étoit encore célèbre à Abyde ville d'Egypte. La preuve en est remarquable. Cet Empereur étoit un prince<sup>HH</sup> soupçonneux, crédule, d'un petit génie; ayant été informé que diverses personnes alloient consulter cet oracle<sup>II</sup> concernant sa vie et le nom de celui qui devoit luy succéder, il entra en fureur, et expédia sur le champ une commission pour juger les coupables; ce qui causa de grands désordres et fit bien du fracas.

D'autres oracles subsistèrent encore longtemps après le premier établissement du christianisme. Pausanias<sup>JJ</sup> nous l'apprend, qui affirme *que dans son temps il n'y avoit point d'oracle aussi vray que celui d'Amphiloque*, lequel étoit à Mallus en Cilicie, d'où l'on doit supposer qu'il y en avoit plusieurs autres. Plutarque nous dit<sup>KK</sup> pareillement que cet oracle d'Amphiloque étoit fameux et fleurissoit de son temps.

Comme j'ay lieu d'appréhender des censures plus sévères que bien d'autres, il faut que je prenne des précautions qui autrement seroient inutiles. Quand donc je parle d'oracles subsistants après la venue de Christ, mon dessein n'est point d'en soutenir la réalité; je prétends dire seulement qu'ils subsistèrent, comme ils avoient fait auparavant, par la fourberie et l'artifice [60 v°] des prestres qui en tiroient du profit; et mon véritable sentiment est qu'ils n'auroient pas cessé jusqu'à aujourd'huy, si les peuples n'avoient pas cessé d'y croire. Je sçay que plusieurs sont d'opinion que le démon étoit l'ame de ces oracles, et imaginent qu'il connoit l'avenir et souvent prédit juste des choses qui doivent arriver. Pour moi, je croy qu'il ne s'en mesloit non plus que de bien d'autres choses dont on l'accuse, et qu'il ne peut pas plus prédire les choses à venir, que faire des miracles. Personne ne peut faire de miracles que Dieu, et ceux à qui il délègue immédiatement

son pouvoir; et je ne sçaurois croire que ce pouvoir ait jamais été employé en faveur de l'idolatrie, quoiqu'un digne théologien de nostre Eglise paroisse l'insinuer. Voicy à quelle occasion. Brennus<sup>LL</sup> à la teste d'une armée de Gaulois étoit en pleine marche pour saccager et piller le riche temple de Delphes; mais en chemin il s'éleva une si furieuse tempeste, accompagnée d'éclairs et de tonnerre, que luy et son armée sacrilège furent consumés. Les payens, comme les hommes de toutes les autres religions auroient fait en pareil cas, s'écrièrent, Miracle! Les chrétiens ne pouvant nier le fait, le mirent sur le compte du cheval de bât, le démon; mais le Docteur Prideaux ne voulant point accorder un si grand pouvoir à l'Esprit infernal, est d'opinion, Que ce fut réellement un miracle, *et que Dieu le fit<sup>MM</sup> pour l'amour de la religion en général.*

En cecy nous différons le Docteur et moi; car quoique je pense comme luy, qu'Apollon, Jupiter, ou quelqu'autre des Dieux du paganisme, sons en l'air, choses sans existence, n'excitèrent point cette tempeste, cependant, plus je songe à la grande indignation que le Dieu jaloux témoigne dans toutes les occasions contre l'idolatrie, moins je puis croire qu'il ait voulu faire un miracle pour sauver ce temple. Je dirois plustost que cette tempeste fut un accident, auquel tous les païs chauds sont sujets, que d'attribuer à Dieu une conduite, qui par plusieurs raisons est si indigne de l'idée que j'ay de luy. Ces paroles du Docteur, dans le sens que je les entends, supposent que Dieu ait fait ce raisonnement: si Brennus pille et détruit ce temple de Delphes [61 r°] avec impunité, cela peut encourager d'autres à tenter quelque jour la mesme chose sur le mien; partant je puniray tout sacrilège, afin que mon Temple puisse estre plus en sureté. Mais si les paroles, *Dieu le fit pour l'amour de la religion en général*, ne renferment pas cette pensée, j'avouë que je n'entends point ce qu'elles veulent dire; et je demande pardon de bon cœur à ce sçavant homme, s'il s'offense de ce que j'ay dit; ce n'a surement point été mon dessein, personne ne luy ayant plus d'obligation que moy de ses merveilleux ouvrages.

Les Mahométans n'ont pas été beaucoup mieux traittés que les payens. Mahomet étoit un imposteur, ses sectateurs ont avancé plusieurs faussetés concernant sa personne; mais tout ce que les chrétiens leur imputent n'est pas vray. Il est receu généralement que pour jouër le miracle, le corps de Mahomet est suspendu à la Meque dans un cerceuil de fer, par la vertu de pierres d'aiman habilement placées; cependant son corps a été enterré à Médine<sup>NN</sup>, où il est encore aujourd'huy, sans cerceuil de fer et sans aucunes pierres d'aiman; et les plus habiles physiciens affirment<sup>OO</sup>, qu'une telle suspension en l'air par des pierres d'aiman surpasse toute l'industrie humaine. L'histoire pareillement du pigeon qui avoit coutume de venir à l'oreille de ce faux prophète, est rapportée avec grande assurance, et quelques fameux écrivains<sup>PP</sup> nous certiffient que les Musulmans font mention de ce pigeon; cependant si nous en croyons le D<sup>r</sup> Pocok<sup>QQ</sup>, aucun des écrivains arabes n'en dit un mot. D'autres choses plus ridicules encore nous ont été débitées concernant la crédulité des Mahométans, dont ils n'ont jamais entendu parler qu'à nous.

On fera voir dans plusieurs endroits du chapitre suivant, que l'esprit de mauvaise foy qui a régné dans l'Eglise depuis tant de siècles, n'a pas été expulsé ou tout à fait éteint par la réformation; mais afin que ceux qui ne voudront pas entamer un nouveau chapitre, ne me quittent pas mécontents, je vois en donner un exemple. Les Protestants se sont longtemps divertis de l'histoire de la Papesse Jeanne; et plusieurs Catholiques Romains, faute d'approfondir, ont été forcés d'abandonner ce point, jusqu'à ce qu'enfin

Blondel, un huguenot [61 v°] françois, rendit évident<sup>RR</sup> que c'étoit une fausseté. Spanheim et Marésius ont en vain fait une grande dépense d'érudition, pour rétablir le crédit de cette fiction.

Je ne les en condamne pas, et il m'importe fort peu qu'il y ait eu une Papesse Jeanne ou non; mais je croy inexcusable, que ceux qui étoient eux mesmes convaincus que Blondel avoit raison, se soient offensés de ce qu'il rendoit cette découverte publique. Tous les huguenots<sup>SS</sup> furent très fachés qu'un ministre de l'Eglise réformée prouvat la fausseté d'une chose qu'il étoit de l'intérêt Protestant qu'on crut vraye. Ils le blamèrent<sup>TT</sup> d'avoir oté l'ordure des papistes, et dirent, que ceux qui ne cessoient d'insulter à la mémoire des Réformateurs, ne méritoient pas qu'on leur rendit ce bon office. C'étoit là la language des plus modérés; d'autres plus chauds clabaudèrent<sup>UU</sup> qu'il avoit trahi la cause Protestante, et qu'il étoit gagné par ses ennemis.